

---

M A N U S C R I T

---

***TEL EST PRIS QUI CROYAIT PRENDRE***

D'Alexandre Ostrovski

Traduit du russe par Hélène Henry

cote : RUS14D995

Date/année d'écriture de la pièce : 1868

Date/année de traduction de la pièce : 2014

*« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Paris. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »*

**M A I S O N   A N T O I N E   V I T E Z**  
**centre international de la traduction théâtrale**

# **Tel est pris qui croyait prendre**\*

*Comédie en cinq actes*

de  
Alexandre Ostrovski

traduit du russe par

Hélène Henry

Année d'écriture : 1868  
Année de traduction : 2014

---

\* NdT

## ACTE PREMIER

### *Personnages*

*Egor Dmitritch Gloumov, jeune homme.*

*Glafira Klimovna Gloumova, sa mère.*

*Nil Fédosséitch Mamaev, riche aristocrate, parent éloigné de Gloumov.*

*Egor Vassilitch Kourtchaev, hussard.*

*Goloutvine, homme sans condition.*

*Manéfa, voyante et devineresse.*

*Le domestique de Mamaev.*

*Une pièce propre et bien meublée, une table de travail, un miroir ; une porte donne sur l'intérieur de l'appartement ; à droite, la porte d'entrée.*

### Scène 1

*Gloumov et Glafira Klimovna, en coulisses.*

GLOUMOV (*en coulisses*). - Et puis quoi encore ! Ça suffit ! On y va tout de go, et l'affaire est réglée. (*Il entre par la porte latérale*). Faites ce qu'on vous dit, et cessez de raisonner !

GLOUMOVA (*elle entre par la même porte*). - Pourquoi me faire écrire ces lettres ! Non, vraiment, cela me pèse.

GLOUMOV. - Il le faut. Je vous le demande !

GLOUMOVA. - Mais à quoi bon ? Tu n'es pas un parti. La petite Touroussina a deux cent mille roubles de dot, elle est bien née, bien introduite, elle peut épouser un prince ou un général. Kourtchaev non plus ne l'aura pas ; pourquoi se jeter sur lui, le pauvre, avec des calomnies et toutes sortes de billevesées !

GLOUMOV. - Qui compte le plus pour vous : moi ou Kourtchaev ? Qu'a-t-il à faire de cet argent, ce hussard ? Il le perdra aux cartes de toute façon. C'est bien la peine de pleurnicher que je suis votre petit à sa maman...

GLOUMOVA. - Si encore cela servait à quelque chose !

GLOUMOV. - Là, c'est mon affaire.

GLOUMOVA. - As-tu au moins un petit espoir ?

GLOUMOV. - Mais oui, Maman. Vous me connaissez : je suis malin, hargneux -, et j'en veux. Tout à fait vous. Qu'ai-je fait jusqu'ici ? Rien que fulminer et couvrir Moscou d'épigrammes, mais, ce mis à part, je n'ai pas avancé d'un pas. Mais c'est fini. Rire des sots, c'est trop peu : il faut aussi utiliser leurs faiblesses.

Bien entendu, ici il n'est pas question de faire carrière. Pour les choses sérieuses, il faut être à Pétersbourg. Dans cette Moscou, on ne fait que parler. Mais on peut quand même s'y dénicher un coin au chaud et une épouse riche – et je ne demande rien de plus. Comment faire pour réussir ? En agissant, mais plus souvent encore avec des paroles. Et ici on aime à parler. C'est une vaste parlerie, comment pourrais-je ne pas y réussir ! Impossible ! Je saurai me faire bien voir des huiles, je me trouverai un protecteur, vous verrez. C'est sottise de les indisposer, ce qu'il faut, c'est les flatter, de la basse flagornerie, éhontée. Là est le secret de la réussite. Je commencerai par le bas, le cercle de Touroussina, j'en tirerai tout ce dont j'aurai besoin, et après je grimperai plus haut. Allez, écrivez ces lettres ! Nous reparlerons de tout cela.

GLOUMOVA. Que Dieu te vienne en aide ! (*elle sort*)

GLOUMOV. (*Il s'assied à sa table*). Foin des épigrammes ! C'est un genre de littérature qui ne cause que des ennuis à l'auteur. Essayons du panégyrique. (*Il sort un carnet de sa poche*). Toute la bile que j'aurai sur le cœur, je la déverserai là, et sur mes lèvres il n'y aura que miel. Tout seul, dans le calme des nuits, j'écrirai la chronique de la vulgarité humaine. Je ne montrerai ce que j'écris à personne, je serai à la fois l'auteur et le lecteur. Peut-être seulement plus tard, quand j'aurai assis ma position, je pourrai en extraire des passages.

*Entrent Kourtchaev et Goloutvine ; Gloumov se lève et fourre le carnet dans sa poche.*

## Scène 2

*Gloumov, Kourtchaev et Goloutvine*

KOURTCHAEV. - *Bonjour !*\*

GLOUMOV. - Enchanté ; qu'est-ce qui me vaut...

KOURTCHAEV (*il s'installe à la table là où était Gloumov*). - Nous avons à faire. (*désignant Goloutvine*). Permettez-moi de vous recommander...

GLOUMOV. - Je connais ce monsieur. Pourquoi la recommandation ?

GOLOUTVINE. - Il y a dans votre ton quelque chose qui me déplaît. Parfaitement.

---

\* Les mots en italique dans le cops des répliques sont en français dans le texte. NdT

GLOUMOV. - A votre aise. On dirait, Messieurs, que vous avez déjeuné cul sec tout à l'heure ?

KOURTCHAEV. - Rien d'excessif. (*Il prend un papier et un crayon et commence à dessiner.*)

GLOUMOV. - Allons allons, ça se voit. Je n'ai, Messieurs, que peu de temps à vous donner. De quoi s'agit-il ? (*il s'assied, Goloutvine aussi.*)

KOURTCHAEV. - Vous devez avoir des petits poèmes en réserve ?

GLOUMOV. - Des poèmes ? Vous devez vous tromper.

GOLOUTVINE. - Pas du tout.

GLOUMOV (*à Kourtchaev*). - Pouvez-vous arrêter, je vous prie, de gâter du papier ?

KOURTCHAEV. - Nous avons besoin d'épigrammes en vers. Je sais que vous en faites.

GLOUMOV. - Absolument pas.

KOURTCHAEV. - Mais si ! Tout le monde le sait. Vous en avez une provision, contre la ville entière. Or ce monsieur aimerait bien écrire dans la presse satirique.

GLOUMOV (*à Goloutvine*). - C'est donc ça ! Vous avez déjà écrit ?

GOLOUTVINE. - J'ai essayé.

GLOUMOV. - Et quoi exactement ?

GOLOUTVINE. - De tout : des romans, des nouvelles, des drames, des comédies...

GLOUMOV. - Et alors ?

GOLOUTVINE. - Alors on ne me les prend nulle part, à aucun prix. J'ai beau demander une misère, même gratis on ne me les prend pas. Alors j'aimerais bien essayer les scandales.

GLOUMOV. - On ne vous les prendra pas plus.

GOLOUTVINE. - Je peux essayer.

GLOUMOV. - Mais c'est dangereux.

GOLOUTVINE. - Dangereux ? Je pourrais me faire rosser ?

GLOUMOV. - Pas exclu.

GOLOUTVINE. - A ce qu'on dit, il y a des endroits, on peut y prendre une rossée, mais chez nous, je n'en ai jamais entendu parler.

GLOUMOV. - Alors allez-y, qu'est-ce que vous attendez !

GOLOUTVINE. - Mais sur qui écrire, je ne connais personne.

KOURTCHAEV. - Le bruit court que vous tenez un journal, où vous taillez des croupières à tout le monde.

GOLOUTVINE. - Alors donnez-le nous, c'est exactement ce qu'il nous faut !

GLOUMOV. - Tiens donc, comptez sur moi !

GOLOUTVINE. - Mais ça pourrait être publié !

GLOUMOV. - C'est que, de journal, il n'y en a pas.

KOURTCHAEV. - Ne racontez pas d'histoires ! On l'a vu chez vous.

GOLOUTVINE. - Voyez-le, il essaie de nous rouler ; et dire qu'on était copains comme cochon !

GLOUMOV. - Je ne suis pas votre copain, et encore moins comme cochon.

GOLOUTVINE. - Et l'argent qu'on aurait pu se faire...

KOURTCHAEV. - C'est vrai, il a besoin d'argent. « J'en ai assez de boire aux frais d'autrui ; je veux me mettre au travail, prendre de la peine ». Vous voyez ce qu'il appelle travailler. Admirable, non ?

GLOUMOV. - J'entends bien.

GOLOUTVINE. - Je n'ai pas de matériau.

KOURTCHAEV. - Vous voyez, il manque de matériau. Donnez-lui en, qu'il se mette au travail.

GLOUMOV (*il se lève*). - Mais arrêtez donc de barbouiller mon papier !

KOURTCHAEV. - Vous exagérez, quelle importance ?!

GLOUMOV. - J'aperçois des sortes de coqs de basse-cour.

KOURTCHAEV. - Vous faites erreur. Ce n'est pas un coq, c'est mon oncle respecté, Nil Fédosséitch Mamaev. Regardez (*il finit son dessin*), c'est très ressemblant, même la houppe sur la tête.

GOLOUTVINE. - Et c'est un personnage intéressant ? Pour moi, par exemple ?

KOURTCHAEV. - Très. D'abord il se croit le plus malin et fait la leçon à tout le monde. Son pain quotidien, ce sont les conseils qu'on vient lui demander.

GOLOUTVINE. - Eh bien, vous n'avez qu'à écrire au bas du dessin : « Le nouveau mentor de l'autodidacte » !

*Kourtchaev s'exécute.*

Et on envoie à la presse.

KOURTCHAEV. - Ça, non, c'est tout de même mon oncle. (*Il repousse le dessin, Gloumov s'en empare et le met dans sa poche*).

GOLOUTKINE. - Et on lui connaît d'autres excentricités ?

KOURTCHAEV. - Tout un tas. Depuis trois ans, il cherche un appartement. Il n'en a pas besoin, mais c'est une occasion de causer, et il se donne l'impression d'être un homme sérieux. Il s'y met de bon matin, visite une dizaine d'appartements, bavarde avec les propriétaires et les gardiens d'immeubles. Après ça, un tour dans les boutiques, il goûte le caviar, le dos d'esturgeon ; il s'étale, il fait des discours. Les marchands ne savent plus comment s'en débarrasser, mais lui il est content, il a gagné sa matinée. (*à Gloumov*). Tiens, j'oubliais : votre tante, elle, est amoureuse de vous comme une chatte en chaleur.

GLOUMOV. - Comment cela se peut-il ?

KOURTCHAEV. - Elle vous a aperçu au théâtre, toute la soirée elle s'est crevé les yeux et démanché le cou pour vous voir. Elle n'arrêtait pas de demander : qui est-ce ? Vous ne devriez pas plaisanter avec ça !

GLOUMOV. - Ce n'est pas moi, c'est vous qui plaisantez !

KOURTCHAEV. - Comme vous voulez. Mais moi, à votre place...

Alors, vous nous les donnez, ces vers ?

GLOUMOV. - Non.

Goloutkine. - Ça ne servira à rien de le baratiner ! Allons dîner !

KOURTCHAEV. - Oui, allons-y ! Je vous salue ! (*Il s'incline et s'en va*)

GLOUMOV (*il arrête Kourtchaev*). - Pourquoi traînez-vous cet individu avec vous ?

KOURTCHAEV. - J'aime les gens intelligents.

GLOUMOV. - Drôle d'intelligence.

KOURTCHAEV. - Mais bonne à prendre pour nous autres : les gens vraiment intelligents, croyez-vous qu'ils iraient nous fréquenter ?

(Il sort)

GLOUMOV (*à sa suite*). - A vous de voir ! Maman !

*Entre Gloumova.*

### **Scène 3**

*Gloumov et Gloumova*

GLOUMOV (*il montre le portrait de Mamaev*). - Regardez ! Voici de qui je dois faire la connaissance en tout premier lieu.

GLOUMOVA. - Qui est-ce ?

GLOUMOV. - Un parent éloigné à nous, un oncle, Nil Fédosséitch Mamaev.

GLOUMOVA. - Et qui a fait le dessin ?

GLOUMOV. - Toujours ce hussard, son neveu préféré. Kourtchaev. Le dessin, il faut le garder au cas où. (*Il range le dessin*). Le malheur est que Mamaev n'aime pas les gens de sa famille. Il doit bien avoir une trentaine de neveux ; il en choisit un et le couche sur son testament, et quant aux autres, ils sont priés d'aller voir ailleurs. Qu'il se lasse du favori, il le chasse, en choisit un autre, et récrit son testament séance tenante. En ce moment, il n'en a que pour ce Kourtchaev.

GLOUMOVA. - Si ça pouvait être toi qu'il...

GLOUMOV. - Ce n'est pas facile, mais je vais essayer. Il ne sait même pas que j'existe.

GLOUMOVA. - Une bonne idée, approcher cet oncle. L'héritage bien sûr, mais aussi une belle maison, tout un cercle de relations...

GLOUMOV. - Certes ! Et il y a autre chose : Kléopatra Lvovna, la tante, s'est entichée de moi, elle m'aurait aperçu quelque part. A garder en tête, à tout hasard. Le plus urgent est d'accoster Mamaev – c'est le premier pas à faire pour avancer. L'oncle me fera connaître Kroutitski, Gorodouline... ils ont de l'entregent, l'un comme l'autre. Et, en plus, ce sont des amis proches de Touroussina. - Que j'arrive à me faire recevoir chez elle, mon mariage est fait.

GLOUMOVA. - C'est bien, fiston, mais le premier pas est le plus difficile.

GLOUMOV. - Rassurez-vous, il est déjà fait. J'attends Mamaev à l'instant.

GLOUMOVA. - Par quel hasard ?

GLOUMOV. - Il n'y a pas de hasard, j'ai tout calculé. Mamaev aime visiter des appartements, je l'ai fait mordre à l'hameçon.

*Entre le domestique de Mamaev.*

LE DOMESTIQUE. - Je vous ai amené Nil Fédosséitch.

GLOUMOV. - C'est parfait. Voilà pour toi (*il lui donne un billet*). Fais-le entrer.

LE DOMESTIQUE. - Il sera certainement mécontent : je lui ai dit que c'était un bel appartement.

GLOUMOV. - J'assume tout. Maman, retirez-vous ; je vous appellerai en temps utile.

*Le domestique de Mamaev sort. Gloumov s'assied à la table et fait semblant de travailler. Entre Mamaev, suivi du domestique.*

#### **Scène 4**

*Gloumov, Mamaev et le domestique de Mamaev*

MAMAEV (*sans ôter son chapeau, il examine la pièce*). - Mais cet appartement, c'est une garçonnière.

GLOUMOV (*il salue sans cesser de travailler*). - Ma foi oui.

MAMAEV (*sans l'entendre*). - Il n'est pas mal, mais c'est une garçonnière. (*à son domestique*). Où est-ce que tu m'as amené, mon gars ?

GLOUMOV (*il avance une chaise et se remet à écrire*). - S'il vous plaît de vous asseoir...

MAMAEV (*s'asseyant*). - Je vous remercie. Où m'as-tu amené ? Je te pose la question !

LE DOMESTIQUE. - Je vous demande pardon, Monsieur.

MAMAEV. - Est-ce que tu ne sais pas de quelle sorte d'appartement j'ai besoin ? Tu oublies que j'ai le rang de Conseiller d'Etat, et que mon épouse, ta maîtresse, aime recevoir. Il faut un salon, plusieurs même. Où est-il, le salon ? Je ne le vois pas. Tu peux me répondre ?

LE DOMESTIQUE. - Je vous demande pardon.

MAMAEV. - Où est-il ? (*à Gloumov*) Vous m'excuserez !

GLOUMOV. - Mais faites, faites, vous ne me gênez pas.

MAMAEV (à son domestique). - Regarde, ce monsieur est occupé, il écrit. Nous le gênons peut-être ; il n'en dira rien, par délicatesse ; mais tout ça, c'est ta faute, animal.

GLOUMOV. - Ne lui dites rien, ce n'est pas sa faute, c'est la mienne. Je l'ai vu sur le palier, il visitait des appartements. Je lui ai indiqué celui-ci, en lui disant qu'il était très bien. Je ne savais pas que vous cherchiez un appartement familial.

MAMAEV. - C'est vous qui habitez ici ?

GLOUMOV. - Oui.

MAMAEV. - Et pourquoi voulez-vous partir ?

GLOUMOV. - Je n'ai pas les moyens.

MAMAEV. - Mais pourquoi l'avoir loué, s'il était trop cher ? Qui vous y obligeait ? On vous a forcé la main : « allez, tu *dois* le louer ? Sinon, gare ! » Et maintenant, bien sûr, vous êtes dans les dettes jusqu'au cou ? On vous fait rendre gorge ? Mais oui, bien sûr. Vous allez devoir quitter votre grand appartement et aller vivre dans une pièce. Rien d'agréable !

GLOUMOV. - Non, je veux en louer un plus grand.

MAMAEV. - Comment ça ? Vous n'avez pas de quoi payer celui-ci, et vous voulez en prendre un plus grand encore ? Est-ce que ça a du sens ?

GLOUMOV. - Aucun. De la sottise pure.

MAMAEV. - De la sottise ! Qu'est-ce que vous racontez ?

GLOUMOV. - Mais rien. Je suis un sot, voilà tout.

MAMAEV. - Sot ! C'est bizarre. Comment ça, sot ?

GLOUMOV. - C'est simple. Défaut d'intelligence. Quoi d'étonnant ? Est-ce si rare ? Cela court les rues.

MAMAEV. - Sans doute. Mais voilà qui est étonnant : dire de soi-même qu'on est un sot !

GLOUMOV. - Et alors ? Dois-je attendre que les autres le disent ? Et qu'est-ce que cela change ? C'est quelque chose qu'on ne peut pas cacher.

MAMAEV. - Evidemment, c'est difficile.

GLOUMOV. - Voilà pourquoi je n'essaie pas.

MAMAEV. - Je vous plains.

GLOUMOV. - Je vous remercie bien bas.

MAMAEV. - Sans doute n'avez-vous pas de maître pour vous guider ?

GLOUMOV. - Eh non.

MAMAEV. - Et pourtant il en existe, de bons maîtres, très sensés. Mais personne ne les écoute, c'est l'époque qui veut ça. Que les vieux n'écoutent pas, on comprend. Vieillesse sait, air connu. Mais les jeunes ? Si les gamins n'écoutent rien, que pourra-t-on espérer d'eux ? Tenez, je vous raconte quelque chose qui m'est arrivé. Je passe devant le Lycée, je vois un élève qui sort en courant, ou presque. Bien sûr, je l'arrête, et je veux lui faire la leçon – pour rire, vous imaginez : tu vas au Lycée en traînant des pieds, mais quand tu en sors, il te pousse des ailes ! Cela devrait être le contraire, mon jeune ami. Un autre m'aurait dit merci : un monsieur important qui s'arrête en pleine rue pour parler à un blanc-bec ! Il m'aurait même baisé les mains. Et lui, qu'est-ce que vous croyez ?

GLOUMOV. - Vous savez, aujourd'hui, l'éducation...

MAMAEV. - « Au Lycée, me dit-il, on nous chapitre à longueur de temps. C'est trop. Si vous avez envie de sermonner, faites-vous engager chez nous comme surveillant. Et maintenant, j'ai faim, laissez-moi passer ! » Un gamin ! Et à moi !

GLOUMOV. - Ce petit est sur une bien mauvaise pente. Cela est triste !

MAMAEV. - Et où mènent les mauvaises pentes, vous le savez ?

GLOUMOV. - Bien sûr.

MAMAEV. - Pourquoi de nos jours est-on servi de façon si exécrationnelle ? Parce qu'on n'a plus le droit de faire la morale à ses gens ! Dans l'ancien temps, moi, je ne passais absolument rien à personne. Je faisais la leçon à tout le monde, petits et grands. Chacun avait droit à ses deux heures de prêche ; et, quelquefois, quand je touchais aux sphères élevées de la pensée, je voyais progressivement mon homme se troubler... Il est là, planté devant toi, il soupire, il n'en peut plus, il en est malade. C'était utile pour eux, et moi je faisais œuvre pie. Mais aujourd'hui, après tous ces... Vous comprenez de quoi je veux parler ?\*

GLOUMOV. - Certainement.

---

\* Allusion à l'abolition du servage (1861) NdT

MAMAEV. - Aujourd'hui, essaie donc de dire un mot à un domestique ! Tu ne lui feras pas deux fois le catéchisme, il aura tiré sa révérence avant. Comment, dira-t-il, on me punit ? Comment ça, on me punit ?

GLOUMOV. - Quelle immoralité !

MAMAEV. - Pourtant je n'ai rien de brutal, je m'en tiens aux paroles. Les marchands ont des façons stupides. Dès qu'ils ont un reproche à faire, ils te prennent le gars par les cheveux et te le secouent dans tous les sens. C'est mieux, disent-ils, plus fort, plus clair comme ça. Moi, ça ne me plaît pas. Je m'en tiens aux paroles, mais aujourd'hui, même les paroles, ça ne passe pas.

GLOUMOV. Oui, monsieur, je comprends qu'après tous ces... vous soyez très mal à l'aise.

MAMAEV (*sévère*). - Ah, ne me parlez pas de ces... je vous en prie. Quand c'est arrivé, j'ai eu l'impression qu'on m'enfonçait, là, quelque chose de pointu... oui, là (*il montre sa poitrine*)... je le sens encore, c'est comme un épieu...

GLOUMOV. - Ici ?

MAMAEV. - Un peu plus haut.

GLOUMOV. - Là ?

MAMAEV (*irrité*) Un peu plus haut, je vous dis.

GLOUMOV. - Pardonnez-moi, Monsieur ! Ne vous fâchez pas ! Je vous l'ai dit, je suis un sot.

MAMAEV. - Ah, oui, c'est vrai... vous êtes un sot... Rien de bon à cela. Mais rien de mal non plus, pourvu que vous ayez des parents ou des connaissances pleins d'âge et d'expérience.

GLOUMOV. - Le malheur, c'est que justement je n'ai personne. J'ai bien ma mère, mais elle est encore plus sotte que moi.

MAMAEV. - Jeune homme, vous êtes en bien mauvaise posture. Vous me faites pitié.

GLOUMOV. - Il paraît que j'ai aussi un oncle, mais c'est comme s'il n'existait pas.

MAMAEV. - Pourquoi cela ?

GLOUMOV. - Il ne me connaît pas, et je ne souhaite pas le rencontrer.

MAMAIEV. - Alors là, pour le coup, je ne vous félicite pas, jeune homme, vraiment pas.

GLOUMOV. - Faites excuses ! Si cet oncle était pauvre, c'est évident, j'irais tout de suite lui baiser les mains ; mais c'est un homme fortuné ; et que je lui demande un conseil, il croira que je veux de l'argent. Comment lui faire comprendre que je ne lui demande pas un kopeck, que j'ai seulement soif de conseils, que je les attends comme la manne céleste, que je me morfonds sans un mentor. On dit que c'est un homme de grand bon sens, je serais prêt à l'écouter nuit et jour.

MAMAIEV. - Vous êtes loin d'être aussi sot que vous le prétendez.

GLOUMOV. - De temps en temps j'ai comme une illumination, tout s'éclaire, et puis je retombe. La plupart du temps je ne sais pas ce que je fais. C'est là que j'aurais besoin d'un conseil.

MAMAIEV. - Mais qui est votre oncle ?

GLOUMOV. - Je ne suis pas sûr de me rappeler. Mamaev, je crois, Nil Fédosséitch.

MAMAIEV. - Et vous ?

GLOUMOV. - Gloumov.

MAMAIEV. - Le fils de Dmitri Gloumov ?

GLOUMOV. - Oui, monsieur.

MAMAIEV. Eh bien, le Mamaev en question, c'est moi.

GLOUMOV. - Ah, mon Dieu ! Comment est-ce possible ! Mais comment... Votre main, permettez que je... (*presque en larmes*). Mais on raconte, mon bon oncle, que vous n'aimez pas frayer avec la famille ; ne vous inquiétez pas, nous n'aurons pas à être plus proches que nous n'étions. Je ne me permettrai jamais de me présenter devant vous sans permission. C'est déjà beaucoup de vous avoir vu et d'avoir eu le plaisir d'entendre un homme intelligent.

MAMAIEV. - Mais non, passe me voir quand tu as besoin d'un conseil.

GLOUMOV. - Besoin ! Mais j'en ai constamment besoin, à chaque instant. Je sens que, sans directeur de conscience, je suis perdu.

MAMAIEV. - Alors passe me voir ce soir.

GLOUMOV. - Je vous remercie humblement. Permettez que je vous présente ma vieille mère, c'est une femme un peu limitée, mais si bonne, une excellente femme.

MAMAEV. - Si tu veux...

GLOUMOV (*il appelle*). - Maman !

*Entre Gloumova.*

## **Scène 5**

*Les mêmes, Gloumova.*

GLOUMOV. - Maman ! Regardez ! (*désignant Mamaev*) Mais surtout pas de larmes ! Un heureux hasard nous amène mon oncle Nil Fédosséitch, que vous aviez tellement envie de connaître.

GLOUMOVA. - Cela est vrai, mon bon cousin, et depuis longtemps. Mais voilà, vous, la parentèle, vous ne voulez rien en savoir.

GLOUMOV. - Cessez, Maman, ne dites pas cela ! L'oncle a ses raisons.

MAMAEV. - Il y a parents et parents.

GLOUMOVA. - Permettez, mon bon cousin, que je vous regarde. *Georges* ! Mais ce n'est pas du tout ressemblant !

GLOUMOV. (*il lui tire la robe*). - Assez, Maman, taisez-vous !

GLOUMOVA. - Comment ça taisez vous ! Ce n'est pas ressemblant, pas du tout du tout.

MAMAEV (*sévère*). - Qu'est-ce que vous racontez ? Pas ressemblant à quoi ? Je me ressemble à moi-même.

GLOUMOV (*à sa mère*). - C'est bien la peine de ressortir ces inepties.

MAMAEV. - Expliquez-vous, puisque vous avez commencé.

GLOUMOVA. - Je disais que le portrait n'était pas du tout ressemblant.

MAMAEV. - Le portrait ? Quel portrait ? D'où tenez-vous un portrait ?

GLOUMOVA. - Il y a un jeune homme qui, de temps à autre, passe nous voir : Kourtchaev, - Egor Vassilitch. Il est, je crois, un peu votre parent aussi ?

GLOUMOV. - Un excellent garçon, toujours d'humeur joyeuse.

MAMAEV. - Oui. Et alors ?

GLOUMOVA. - Il n'arrête pas de faire des dessins de vous. Montre-lui, Georges !

GLOUMOV. - Je ne sais vraiment plus où je l'ai fourré.

GLOUMOVA. - Cherche mieux ! Il l'a fait tantôt, tu te rappelles ? Avec lui, il y avait ce... Comment on dit ? Ceux qui écrivent des critiques en vers ? Kourtchaev lui a dit : moi je dessine le portrait, et toi tu écris la légende en-dessous. Je sais, je les ai entendus.

MAMAEV. - Montre-moi ce portrait ! Tout de suite !

GLOUMOV (*montrant le dessin*). - Maman, il ne faut jamais dire de choses qui pourraient nuire à autrui.

MAMAEV. - C'est ça, apprend à ta mère à être hypocrite. Ne l'écoute pas, ma cousine ! Vas-y toujours de franc-jeu ! C'est bien préférable ! (*il examine le portrait*). Ah, vraiment, bravo, quel talent, ce neveu !

GLOUMOV. - Voyons, mon oncle ! Il n'y a pas la moindre ressemblance, et la légende n'a rien à voir avec vous : « Le nouveau mentor de l'autodidacte ».

MAMAEV. - Non-non, la ressemblance y est, et la légende a à voir ; mais cela ne te regarde pas, c'est mon affaire. (*Il rend le portrait et se lève*). Et toi, tu ne vas pas toi aussi faire ma caricature ?

GLOUMOV. - Dieu m'en garde ! Pour qui me prenez-vous ! En voilà des occupations !

MAMAEV. - Alors c'est dit, tu viens me voir ce soir sans faute. Et je vous attends aussi, cousine !

GLOUMOVA. - Pour ce qui est de moi... j'ai trop peur de laisser tout le monde avec mes sottises.

*Mamaev prend congé. Gloumov le raccompagne.*

On dirait que l'affaire prend tournure. Mais Georges a encore beaucoup de pain sur la planche. Ah, quels efforts, quels tracas pour se faire une position !

*Gloumov revient.*

## Scène 6

*Gloumova, Gloumov, puis Manéfa.*

GLOUMOV. - Maman, j'attends Manéfa. Soyez attentionnée, n'est-ce pas ? Et même, ce sera encore mieux – aussi déférente que possible !

GLOUMOVA. - Que je m'abaisse devant une bonne femme de la campagne !

GLOUMOV. - Vous aimez les grands airs et la grande vie. Mais il y faut les moyens. Sans ma débrouillardise, vous seriez peut-être à mendier sur les routes. Alors aidez-moi, je vous assure, il faut que vous m'aidiez. (*bruit de pas ; il se précipite dans l'entrée et revient avec Manéfa*).

MANEFA (*à Gloumov*). - Chasse loin de toi les vanités !

GLOUMOV (*gros soupirs pleins de componction*). - Je chasse, je chasse !

MANEFA. - Et garde-toi de la cupidité.

GLOUMOV. - Un péché que je ne connais point.

MANEFA. (*Elle s'assied sans prêter attention à Gloumov, qui multiplie les saluts*). - J'ai volé, volé vers vous, j'avais si grande hâte !

GLOUMOV. - Nous le sentons, nous le savons !

MANEFA. - Je fus dans une pieuse demeure où l'on me donna dix roubles. Pour que de mes mains je fasse charité. Saintes mains font meilleur profit que mains pécheresses.

GLOUMOV (*il lui tend de l'argent*). - Acceptez de Egor, serviteur de Dieu, ces quinze roubles.

MANEFA. - Grâces vous soient rendues !

GLOUMOV. - Ne m'oubliez pas dans vos prières !

MANEFA. - Dans une pieuse demeure on me sert thé et café.

GLOUMOV. - Un instant, sainte mère, je vous en prie, c'est prêt.

*Manéfa se lève, Gloumov et sa mère, la soutenant sous les bras, la conduisent à la porte.*

GLOUMOV (*il revient s'asseoir à sa table*). - Il faut noter ! (*il sort le carnet*). Trois roubles au domestique de Mamaev. Quinze roubles à Manéfa. Et puis, pendant que j'y suis, ma conversation avec mon oncle, in extenso. (*il note*)

*Entre Kourtchaev.*

## Scène 7

*Gloumov et Kourtchaev*

KOURTCHAEV. - Dites-moi ! Mon oncle est-il venu ici ?

GLOUMOV. - Oui.

KOURTCHAEV. - Il n'a pas parlé de moi ?

GLOUMOV. - Et puis quoi encore ! Comment aurait-il pu ? Il n'avait même pas idée de là où il était. Il visitait des appartements, à son habitude.

KOURTCHAEV. - C'est une machination, une diabolique machination !

GLOUMOV. - Je vous écoute, dites-moi tout !

KOURTCHAEV. - Eh bien figurez-vous que je rencontre mon oncle en chemin, et que...

GLOUMOV. - Et que... ?

KOURTCHAEV. - Il m'interdit de plus jamais reparaître chez lui. Vous vous rendez compte !

GLOUMOV. - En effet.

KOURTCHAEV. - Je vais en visite chez Touroussina – on ne me reçoit pas ; et on m'envoie pour le dire une traînée, une des suivantes, ces pauvresses qui vivent à ses crochets. Vous imaginez ?

GLOUMOV. - J'imagine.

KOURTCHAEV. - Vous pouvez m'expliquer ce que cela veut dire ?

GLOUMOV. - De quel droit venez-vous me réclamer des explications ?

KOURTCHAEV. - De celui, monsieur, que vous êtes un malin qui comprend les choses mieux que moi.

GLOUMOV. - Eh bien qu'à cela ne tienne ! Regardez-vous, demandez-vous comment vous vivez.

KOURTCHAEV. - Comment je vis ? Tout le monde vit comme moi, personne n'y voit rien de mal, et moi on me condamne. On m'enlève argent, fiancée, réputation ! Ce n'est pas possible !

GLOUMOV. - Et vos fréquentations ? Ce Goloutvine, par exemple.

KOURTCHAEV. - Et quoi Goloutvine ?

GLOUMOV. - Un fléau ! Les gens comme lui sont prêts à tout. La voilà, l'explication ! Pourquoi me l'avez-vous amené tantôt ? Je fais très attention à mes fréquentations – je suis prudent. Et c'est pourquoi je vous prierai de ne plus venir chez moi.

KOURTCHAEV. - Qu'est-ce qui vous prend, vous êtes fou !

GLOUMOV. - Mon oncle vous a banni, et mon désir est de suivre en toutes choses l'exemple de cet excellent homme.

KOURTCHAEV. - Ah ! Maintenant je crois que je commence à comprendre.

GLOUMOV. - A la bonne heure !

KOURTCHAEV. - Dites-moi, mon petit ami, vous ne seriez pas derrière tout cela ? Si mes soupçons se confirment, prenez garde à vous ! Vous ne l'emporterez pas en paradis. Vous allez voir... prenez garde à vous !

GLOUMOV. - Je prendrai garde quand il le faudra ; pour l'heure, je ne crois pas avoir rien à craindre. Je vous salue !

KOURTCHAEV. - Je vous salue ! (*il sort*)

GLOUMOV. - Notre oncle l'a chassé. Le premier pas est fait.